



亲历 Experience

Basia不是她的全名,但大家还是这样叫她,因为她的波兰贵族血统使她的全名又长又难读,而且,Basia的“sia”要读成另外的音——“sha”,因为这个音还是属于她那个遥远的国家。

Basia出生在波兰,祖父是法官,在家族的大片领土上以驯养阿拉伯种马而闻名,虽然这是个保守

的贵族天主教家庭,但Basia受到的教育却是最高等的,战争后出生的她唯一的愿望是寻找自由,她不愿做祖父和父亲(律师)那样从事严谨而枯燥的法律工作,于是,她选择了艺术。

23岁的时候,Basia拿着波兰美术学院和电影学院的文凭离开了她的故乡,那个时候她已经知道,她的梦想在别处。



昨天 YESTERDAY

作为画家,Basia来到了巴黎,在一位当时出名的艺术评论家的支持下,成功地举办了个人画展。之后,当画界的潮流从抽象转向理念的时候,Basia决定放下画笔,但她并不想离开艺术,她只想在别的领域中找到能够更加刺激她的灵感神经的东西,“我的生活不能没有创意”,Basia不时地重复这句话。

Basia能够流利地说六国语言,读写都不在话下,于是,她凭着她所受到的优良教育,以及在波兰所学到的扎实的艺术基础,在法国这个陌生的国家,在巴黎这个陌生的城市很容易就找到了她喜欢的工作,并且做得得心应手。

起初,她为儿童书画插图,为出版社做美术设计,接着,她成为了服装设计师,之后的20年中,她的主要身份是时尚编

辑,那些巴黎著名的BIBA,ELLE,Vogue,Jardin des Modes等高档时尚杂志被她做了个遍。

当听说BIBA已经有了中国版时,她满是感慨“太好了,中国女性读者也可以看到这么好的杂志了。”要知道BIBA在1980年创刊时,Basia就曾是其成员,“这本杂志在巴黎很特殊,因为它有自己独特的风格。”Basia接着说到:“因为当时很多杂志都有自己的摄影棚,固定的制作人,而BIBA因为没有固定的摄影师,风格特别活跃,Basia到现在还清楚地记得那时负责的栏目叫做“Avant-Après”(以前,以后)。把一般的职业女性由专业的设计师重新包装,呈现出完全不同的时尚一面。这样的栏目现在看来已不是什么新鲜事,但在20多年前,出现在第一本把注意力投向职业女性

的杂志上时,却是一个创举。

在为时尚杂志工作的那些年里,Basia曾担任过10年的巴黎驻美国记者,她并没有住在美国,而是不停地飞来飞去,一直保持着“去美国工作,回巴黎生活”的节奏,她留恋那时的时光,尤其是在夏季放假时,她和美国朋友交换房子住,连车带狗一道借出去的同时也享受着与孩子体会美国生活的乐趣,那是一种一边度假一边工作的美好回忆,今天想起来还是陶醉其中:“就像是在旅游,但又是全新的方式,让我轻松地接近和了解了一个地方的文化以及人们的生活方式。”Basia还说:“我没有去过中国,要是有可能的话,我随时愿意把我的巴黎公寓和哪个中国朋友的住所交换一个月!”

TODAY 今天

时间过得很快,一转眼,Basia在巴黎生活已经有30多年,她的两次婚姻给了她4个孩子,她爱她的孩子,还透露说巴黎政府为了鼓励传统家庭模式还发给了她“模范好妈妈”的奖状,说着这些的时候,Basia开怀大笑,现在,她的4个孩子有3个已经成人,让她感到幸福的是,他们都围绕在她的周围工作,有趣的她,她的大女儿索性成了她的私人秘书,每月还要从她这里领工资。

今天,Basia自己创立了公司出版社,她让她的生活和出版都围绕文化和艺术,因为这是她熟悉的领域,1991年,Basia发现世界上许多大型购物中心有卖纪念品的商店,有的店铺甚至比博物馆的面积还大,因此Basia买下了几间早期水画的版权,设计了许多精美约玻璃用品,把人的脚印印在了洁白的琉璃用桌上,相对效果平凡,没有多少时间,世界各地的许多博物馆都竞相订货,她的设计顿时一抢而空。

除此之外,Basia也是位艺术文化经纪人,凭着她敏锐的眼光和多年在巴黎文化界的经验,创下了不可轻视的战绩,说到这里,不得不提一提le c a de le Frenasque,一位90年代法国最出色的模特儿,Chanel曾经的品牌代言人,Basia用她的名字命名了自己的时尚品牌,Basia和le c a de le Frenasque一起推出一个系列的娃娃产品——FLEXO娃娃,所有的人物都由le c a de le Frenasque亲手绘制,时尚,现代,伴随着FLEXO家庭推出的还有图书和电话动画连续剧。

Basia也是一位著名艺术家的经纪人,其中一位重量级的艺术家——比利时现实主义大师Guy Peellaert,他的“20世纪之梦”展展刚在巴黎结束,还有Suzanne Nerinaghi,也是一



明天 TOMORROW

HOT SHOOT

On savait David Lynch photographe, on peut désormais découvrir ses clichés à Paris. Une première pour la capitale, qui accueille une trentaine de ses clichés en noir et blanc réalisés en Pologne en 2003. Le thème : les usines et les femmes. A voir absolument avant le 14 novembre à la Galerie Port Autonome, 14, rue des Jardins Saint-Paul, 75004 Paris ■



EXPOSITION DAVID LYNCH - LODZ 2003

Mystery Man



Il a des allures de clergynan, porte des chemises austères boutonnées jusqu'au cou, et évolue dans un univers où le noir est roi. En quinze films, le "Clean-cut American Wasp Kid", ainsi que l'appelle affectueusement Mel Brooks, a bâti une œuvre puissante et singulière, qui fascine et dérange. Un temps, il a eu des velléités de psychanalyste. "Mon imagination risque-t-elle de souffrir de nos rencontres ?" a-t-il demandé à la première séance. "Sincèrement, oui", a répondu le psychanalyste. **David Lynch** est parti en courant. Depuis, il continue de traquer ce qui se tapit derrière l'apparence, en quête de vérités souvent monstrueuses - toujours étonnantes. Le "Times" ne l'a-t-il pas récemment qualifié de "tsar du bizarre" ? Lynch est atypique. Quand il tourne, il pense à la photo, son ancien métier, et quand il photographie, il pense peinture, sa première vocation. En 2000, Lynch s'est rendu à Lodz en Pologne. La ville est connue pour son école de cinéma et des Beaux-Arts. C'est aussi une ville industrielle poignante. C'est cet aspect-là qui l'a intéressé : l'architecture et les femmes qui y évoluaient. Il en a tiré un album, "My paintings & photographs", et une exposition à la galerie Atlas Szustski à Lodz. L'exposition est actuellement présentée à Paris : tous les thèmes chers à Lynch sont là. Fascinants. Dérangeants. ■

Jusqu'au 13 novembre, du mardi au samedi de 11h à 18h. **Galerie Port Autonome**, 14 rue des Jardins Saint-Paul (4). 01-48-87-00-63 ou www.portautonome.com



David Lynch ■

Œil de Lynch

C'est à croire qu'il a le don sacré de l'omnipotence, le génial géniteur d'« Elephant Man » ! A 58 ans, David Lynch est non seulement le cinéaste doué que l'on sait, mais il est aussi auteur de BD, peintre, compositeur... et les groupies du Festival des *Inrockuptibles* l'ont vu et entendu gratter du blues industriel pour son

premier concert à l'Olympia, fin 2002. A toutes les cordes de sa guitare éclectique, Lynch a ajouté celles de la poterie (comme il l'a récemment affirmé) et, surtout, de la photographie, au point d'avoir été, en 2001, l'invité d'honneur du festival de photo de Toulouse, Le Printemps de septembre, où il exposa ses propres clichés en

noir et blanc pris en Pologne. A partir du 17 septembre sont dévoilées pour la première fois, à Paris, ses nouvelles photos prises en 2003 à Lodz, cité polonaise qui a tapé dans l'œil de ce natif du Montana : ciels embrumés, corps et visages féminins capturés comme des mirages, façades abîmées, bâtiments désaffectés... C'est cette atmosphère grise et industrielle que photographie Lynch, lui qui ne cesse, dans les interviews, de déclarer sa flamme aux usines bruyantes et massives, ceiles qui fument et qui roufflent fort, ses muses en musique. Elles renaissent, en images cette fois, sur ses photos inédites présentées à la galerie Port autonome jusqu'au 14 novembre ■ **M. A.**
« Lodz 2003 », de David Lynch, dans le cadre de *Saison polonaise*. 01.48.87.00.63.

Les faces cachées d'un Picasso

Quand un scanner médical crée la magie...

Par Pépita Dupont



Sa silhouette filiforme évoque Giacometti, sa simplicité fait songer à Calder, mais sa malicieuse élégance porte bien la griffe de Picasso. En préparant l'armature en fil de fer d'une de ses statues, celui-ci a-t-il délibérément voulu lui donner une apparence humaine, dissimulant ainsi une œuvre à l'intérieur d'une autre comme pour lui donner une âme ? Xavier Lucchesi aime le supposer, tout en se gardant de l'affirmer. Il a découvert cette structure métallique en passant au scanner médical le plâtre original du «Buste de femme» exécuté par Picasso en 1931, mais c'est en toute subjectivité qu'il y a deviné les formes qu'il a ensuite soulignées à l'ordinateur. « Il s'agit de réinterpréter la sculpture en se l'appropriant, sans cesser de la respecter », explique-t-il. Œuvres d'art nées d'œuvres d'art, ses clichés seront exposés à partir du 19 septembre au musée Picasso.

Le scanner montre l'armature autour du buste Picasso à moitié, en 1931, le plâtre de son «Buste de femme». Xavier Lucchesi, le photographe d'art, y décèle une silhouette, qu'il a rehaussée de jaune pour la rendre plus visible. Les lignes rajoutées à l'ordinateur indiquent les angles de caméra pour filmer la sculpture «de l'intérieur».

Au début, Pablo ne voulait pas couler ses sculptures dans le bronze. Il les préférait en plâtre

PAR PÉPITA DUPONT

Par un après-midi pluvieux, un camion bleu, immatriculé en Allemagne, du laboratoire Siemens, bloque l'une des rues adjacentes du musée Picasso à Paris. A l'intérieur, un scanner médical dernier cri. La circulation dans le quartier est interrompue. Quel malade justifie un tel branle-bas de combat ? Le véhicule, bien trop haut, ne peut franchir le porche de l'entrée de l'hôtel Salé. Un cordon de sécurité est mis en place pour la sortie du patient : c'est un «Buste de femme» en plâtre, né en 1931 des mains du maître andalou Pablo Picasso. Il est porté tel un trésor, bien emmaillotté dans sa caisse en bois clair, par le personnel du musée. Une fois monté dans le camion, des ingénieurs débattent et allongent le plâtre sur le lit du scanner. Malgré son tour de poitrine généreux, il passe sous l'anneau du tunnel. Une première mondiale. Jamais auparavant, les scientifiques n'avaient cherché à fouiller ainsi l'intérieur d'une sculpture de Picasso.

Une drôle d'idée née de la rencontre entre Basia Embiricos, galeriste, éditrice dans le Marais, et Xavier Lucchesi, photographe d'art. Amie de Claude Picasso et passionnée depuis toujours par l'œuvre de son père, Basia se demandait si, en dehors de la structure de ses sculptures, il n'y avait pas un sens caché à l'intérieur. Xavier, lui, était déjà passé à l'acte avec des objets océaniques et africains du Quai Branly, en utilisant l'appareil à rayons X comme un appareil photographique. Basia est arrivée à convaincre Claude Picasso et la nouvelle directrice du musée, Anne Baldassari, passionnée de photographie, d'examiner les plâtres. Avec la complicité et l'enthousiasme de Jean-Pierre Molen, alors directeur des laboratoires du Louvre et des Musées de France – le C2 R.m.f. –, le projet a pu aboutir.

« Dans mon travail sur les objets africains, ce que je voulais mettre en avant c'est la face magique, cachée, rendre visible l'invisible. Ces sculptures en plâtre extrêmement fragiles de Picasso portent en elles le secret et l'empreinte directe de la main de l'artiste. C'est extrêmement émouvant. » Dans ses « Conversations avec Picasso », Brassai, qui, le premier, les photographia pour la revue « Minotaure », raconte que, au début, Pablo les trouvait bien plus belles en plâtre et ne voulait pas entendre parler de les couler en bronze. Mais son fidèle secrétaire et ami Sabartés ne cessait de lui répéter : « Pablo, le plâtre est périssable... il te faut du solide. Le bronze, c'est pour toujours. »

Xavier a eu les larmes aux yeux lorsqu'il a deviné, à l'intérieur du buste, une étrange forme, travaillée au fil de fer, totalement indépendante de la structure de l'œuvre. Sur l'un des nombreux clichés médicaux, une image fantôme, appelée

« artefact », produite accidentellement par le scanner – cela arrive parfois –, laisse entrevoir un semblant de gaze blanche. Après avoir retravaillé par coupes et plans successifs, confrontant radiographies et images scannées, Xavier révèle une ballerine en tutu que Picasso aurait fait naître d'un fil de fer, puis disparaître sous le plâtre. L'intervention du photographe se limite à rajouter des couleurs, à accentuer celles du cliché médical jusqu'à atteindre une sorte de solarisation à la Man Ray, l'un de ses maîtres en photographie. « Picasso aurait certainement adoré jouer à partir de radiographies, ce procédé l'aurait sans doute séduit. Pour ma part, j'ai voulu aller au-delà du champ scientifique. La photographie regarde le visible, et la radiographie l'invisible. Jongler avec l'un et l'autre me paraissait intéressant. »

Sur cette lancée, le «Buste de femme» n'a pas été la seule œuvre examinée sous toutes les coutures. « La chèvre » a subi le même sort. Pour Thierry Borel, radiologue du C2 R.m.f., ainsi que pour Hélène Lassalle, conservatrice en chef du patrimoine, qui ont travaillé sur le contenu des plâtres, cette chèvre n'a presque plus de secrets : « Dans son cou, il y a une boîte de conserve et, curieusement, Picasso a mis le couvercle dans son ventre où il est mélangé à des ressorts de matelas, une poterie et des fils de fer, ainsi qu'un grillage. Les pis sont des pots à lait en céramique. » La vraie chèvre, celle qui a servi de modèle en 1950, se prénomme Biquette. Et comme tout ce qui entoure Pablo se transforme aussitôt en œuvre d'art, il l'a sculptée. Le plâtre et le bronze se trouvent au musée Picasso. En 1955, Jacqueline, sa nouvelle compagne, lui offre pour Noël une autre chèvre, Esméralda. Elle ne survivra pas comme Biquette, immortalisée et coulée par son maître dans le bronze. Esméralda eut la mauvaise idée de goûter une herbe toxique dans le parc de La Californie, propriété rococo des Picasso, au-dessus de Cannes. Pablo effacera son chagrin en disant à Jacqueline : « Cette chèvre n'était vraiment pas très intelligente. »

Tout au long de sa vie, Pablo a mêlé peinture et sculpture. Mais lorsque sa main délaisse pinces et crayons pour pétrir le plâtre, la glaise, la terre, tordre un fil de fer, découper un papier, un morceau de bois, c'est un combat joyeux qu'il livre. Jacqueline, soulagée, me disait : « Lorsque Pablo sculpte, la maison respire. »

Excepté la découverte de la petite ballerine en tutu, ces clichés scientifiques, réinterprétés par Xavier Lucchesi avec des couleurs fantomatiques, ne nous apportent pas de révélation spectaculaire sur Picasso sculpteur, mais aiguissent notre curiosité, nous invitent à regarder derrière le miroir. Il est bien loin le temps où, dispersés dans le parc au

milieu des palmiers et des fleurs, « La petite fille sautant à la corde », « La chouette », « La guenon », « La femme à la poussette », « La chèvre », « Le chat », « La grue » étaient des compagnons de jeux pour Claude, Paloma, les enfants de Picasso. Cathy, la fille de Jacqueline, et leurs camarades.

Aujourd'hui, au musée Picasso, ces bronzes et ces plâtres sont tristement déposés plus qu'exposés sur des socles en pierre, et la lumière du jour qui traverse le plafond-verrière de cette salle sinistre du rez-de-chaussée ne parvient pas à leur donner un semblant de vie. Les sculptures attendent en vain, depuis l'ouverture du musée en



Basia Embiricos et Xavier Lucchesi devant « La chèvre », une œuvre de 1950, au musée Picasso (en ht). Des ressorts de matelas et un bout de grillage forment l'ossature.

1985, le coup de baguette magique d'un scénographe inspiré qui leur rendrait un semblant de jardin merveilleux. Il faut espérer qu'après les avoir bombardées de rayons X et autres pour percer leurs fantômes intérieurs, leur mise en lumière détournée permette qu'elles retrouvent un jour un peu de leur joie de vivre passée. ■

« Picasso X Rays », au musée Picasso, du 19 septembre au 8 janvier. Exposition de photos, films, bronzes et plâtres.

Le même, évoquant une danseuse. Un inédit. Et un clin d'œil à Giacometti ?



TRAILLES INSOLITES. Les sculptures en plâtre, surtout, recèlent des surprises. L'ossature de "La chèvre" se impose de bouts de grillage et de ressorts de matelas.

constitution et à l'assemblage des clichés que j'ai compris que nous venions de tomber sur un Picasso inédit.» Qui restera à jamais invisible à nos yeux. «C'est une découverte exceptionnelle, mais pas vraiment une surprise, commente Michel Menu, chef de département au Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF). Nous avions déjà trouvé par rayons X un tableau plus ancien sous *Le Gobeur d'oursins* de Picasso, intitulé *Portrait du général Vandenberg*. Pablo devait être à court de toile, il ne s'est pas laissé paralyser par le respect. Il a peint sur l'œuvre d'un autre, allant même jusqu'à reprendre certaines des lignes du dessin qu'il couvrait.»

UNE EXPERTISE HIGH-TECH AU LOUVRE

Rattaché au CNRS, le C2RMF a fourni à Xavier Lucchesi le matériel et l'assistance technique indispensables à son travail. Cette unité entretient dans les sous-sols du musée du Louvre des outils de pointe qui en font une des plus performantes au monde dans l'analyse et l'authentification des objets d'art : scanner, chambre à infrarouge, microscope électronique et un accélérateur de particules. «Nos prises de vue sont moins esthétiques que celles de Xavier Lucchesi, qui retravaille avec beaucoup de talent des clichés bruts», avoue, trop modeste, Thierry Borel, radiologue du C2RMF. Car quelques «œuvres» du centre mériteraient à coup sûr d'être exposées, comme ces vues aux rayons X des bas-reliefs en bois sculpté du retable d'Issenheim, datant du XVI^e siècle. Mais la vocation du centre est ailleurs. S'il permet à Xavier Lucchesi de dévoiler les secrets de fabrication de Picasso, il joue aussi un rôle de premier plan dans l'authentification et la datation des pièces que les musées de France détiennent ou envisagent d'acquérir. Complétant les expertises artistiques, le C2RMF délivre des avis scientifiques. Il met régulièrement en évidence des supercheries ou des erreurs d'interprétation. Une étude microscopique des bords de *La Joconde* a ainsi prouvé que le tableau (peint sur du bois) n'a jamais été découpé ni détaché d'un ensemble plus vaste. «Ce qui permet de relire avec délice les thèses érudites écrites sur le "hors-champ" de *La Joconde*», s'amuse Michel Menu. ■ **ERWAN SEZNEC** (*) *Picasso X Rays, jusqu'au 8 janvier, au musée Picasso, à Paris 3. www.musee-picasso.fr; www.xavierlucchesi.com.*



CONTRÔLE QUALITÉ. Un ingénieur teste le scanner (à dr.) ; un radiologue réalise un premier tirage dans les toilettes du musée (à g.).

PHOTOS: X. LUCCHESI/ARTEL, VASCOSINA/GRAFFETTI/CESSION/PICASSO 2006

@ POUR EN SAVOIR PLUS

www.c2rmf.fr. Découvrez le travail extraordinaire du Centre de recherche et de restauration des musées de France (ex-laboratoire du Louvre). Actualités, opérations phares, etc.

ΓΑΛΛΙΚΟ ΙΝΣΤΙΤΟΥΤΟ ΑΘΗΝΩΝ INSTITUT FRANÇAIS D'ATHÈNES

ΕΚΘΕΣΗ EXPOSITION

40 ANS
DE RENTRÉE
LITTÉRAIRE

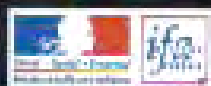


24/01/2011

12.00 - 16.00

ΥΠΟΓΡΑΦΗ ΤΟΥ ΒΙΒΛΙΟΥ ΑΠΟ ΤΟΝ ΦΩΤΟΓΡΑΦΟ
SIGNATURE DU LIVRE PAR LE PHOTOGRAPHE ULF ANDERSEN

Εκδόσεις: Éditions: ANABET - Φωτογραφίες της: Photographies de ULF ANDERSEN
Κείμενα της: Textes de Pierre JOIGREZ - Επιμελήτρια: Commissaire: Βασίλη EMBIRICOS
Σε συνεργασία με το βιβλιοπωλείο Διόσκουρο | En collaboration avec la librairie Le Livre Ouvert



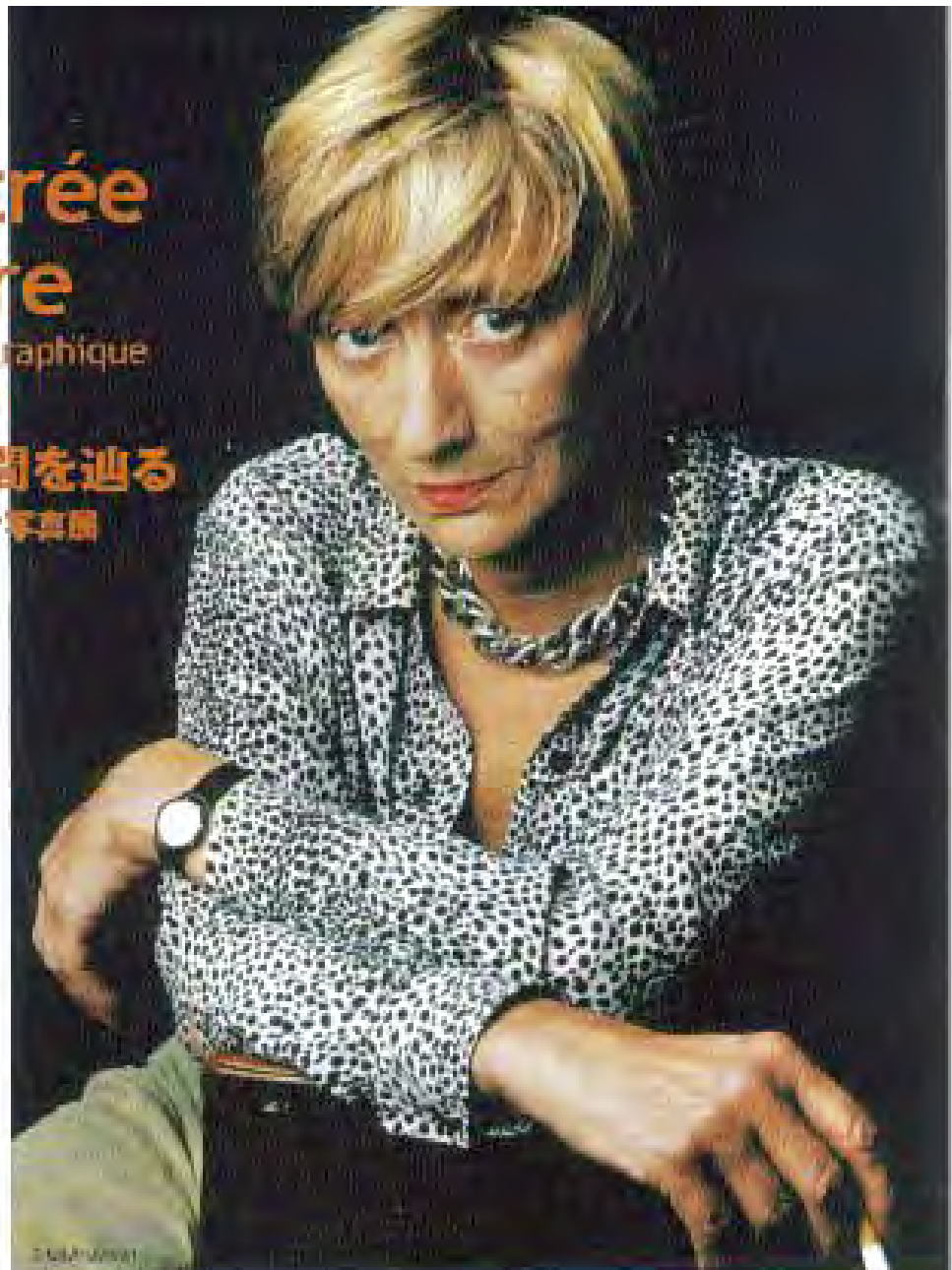
INSTITUT FRANÇAIS D'ATHÈNES ΓΑΛΛΙΚΟ ΙΝΣΤΙΤΟΥΤΟ ΑΘΗΝΩΝ

11, rue de Grèce | 11527 Πλ. Συντάγματος | Αθήνα | Τηλ: +30 210 33 98 600 - www.ifag.gr - ifa@ifag.gr

40 ans de rentrée littéraire

exposition photographique
d'Ulf Andersen

文学の40年間を辿る
ウルフ・アンデルセン 写真展



1970年、写真家ウルフ・アンデルセンはフランスの作家ミシェル・ビエールによる「心変わり」の朗読に衝撃を受け、東京へ飛び立ってこの大作家のポートレイトを撮影しました。以来アンデルセンは世界中の作家たちを撮影し続けています。文芸誌「Magazine Littéraire」の委嘱を飾ったクロード・レヴィ・ストロースのポートレイトをはじめ、ミシェル・ウエルベック、フランソワーズ・サガン、エルヴェ・ギベール、そしてマリー・ド・マニエなどアンデルセンが袖のレンズで巡ってきた40年間の文学世界を東京日仏学院に展示します。

Marqué par la lecture en 1970 de *La Modification* de Michel Butor, qu'il s'empresse alors d'aller rencontrer à Nice pour le photographe, Ulf Andersen n'a eu de cesse de tirer le portrait des plus grands auteurs de la littérature mondiale. Depuis sa photo de Claude Lévi-Strauss, qui fit la couverture du *Magazine Littéraire* jusqu'à Michel Houellebecq, en passant par Françoise Sagan, Hervé Guibert ou encore Marie NDiaye, ce ne sont pas moins de quarante ans de littérature que ce photographe a passé au crible de son objectif et que cette exposition nous propose de traverser...

10月12日(水)～11月20日(日) 東京日仏学院ホール、ギャラリーおよび中庭 | 入場無料
du mercredi 12 octobre au dimanche 20 novembre,
dans le hall, la galerie et le jardin de l'Institut. Entrée libre

Photo: Ulf Andersen / Institut Français
www.institutfrancais.or.jp

協力: en partenariat avec





PHONE, PARIS, 2008. VOGUE ITALIE.



DREAM, PARIS, 2008. VOGUE ITALIE.

PHOTO

PHOTO.fr > Blog > Les polaroids de Steve Hiett

Les polaroids de Steve Hiett

Par Christophe | 02 Octobre 2008 à 15:00



La Galerie Basia Embiricos expose à partir du 2 octobre 2008, une série de polaroids de Steve Hiett. Fondateur de la galerie de vente en ligne photographysalley-gallery.com, Ku Khanh, à dédiée sa galerie parisienne aux photographes emblématiques des années 70/90. Il propose ce mois-ci des tirages noir et blanc d'après négatifs Polaroid et des Polaroids couleurs originaux de ce maître de la mode. A (re)découvrir ! Steve Hiett, « Polaroid Land », du 2 au 26 octobre 2008 à la Galerie Basia Embiricos, 14 rue des Jardins Saint-Paul, Paris 3e. www.photographysalley-gallery.com

STEVE HIETT

Maître incontesté de l'image acidulée, il ne s'en est jamais éloigné et l'a imposée au monde de la mode. Tout en douceur. Par Arnaud Sagnard

Steve Hiett ne ressemble pas aux habitués photographes de charme et de mode. Il n'a pas la trentaine bronzée ni le look branché, il fait plutôt penser à l'acteur Terrence Stamp dans *L'Anglais*, de Steven Soderbergh. Une sorte de gentleman rangé des voitures d'une soixantaine d'années. Seulement, à la différence de son compatriote, il ne dézingue pas la pègre de Los Angeles. Il perpéne plutôt un savoir-faire photographique dans tous les magazines du monde. Très modeste, il est plus enclin à parler de la « vraie photographie, celle qui capture la réalité, comme William Klein ou Robert Frank. D'une certaine manière, c'étaient des peintres » que de la sienne. Concernant son travail, il concède tout juste mettre en scène « les petits films » qu'il a en tête : « Je suis un petit artisan autodidacte sans grande connaissance technique. Quand j'ai découvert le flash portable, c'était la révolution pour moi. La photo numérique, je m'y suis mis l'année dernière. » Ses influences vont des cinéastes Hitchcock et Antonioni aux peintres comme Degas parce qu'eux « savent créer une vraie atmosphère ». Nous l'avons rencontré près du parc des Buttes Chaumont, tout de jean vêtus, chaussant des Ray-Ban Wayfarer aux verres orangés quand le soleil venait pointer son nez. Steve Hiett vit entre Paris, Londres et New York et lorsqu'il entre dans un café, il remarque que la déco a changé.

Ce diplômé du Royal College of Arts parle beaucoup de musique pour évoquer ses images : « La photographie, finalement, c'est toujours le même accord qu'il faut améliorer comme Chuck Berry avec sa guitare. » C'est ainsi qu'il passe son temps entre des séances à travers le monde et l'enregistrement de chansons sur un magnéto quatre pistes. Au fil des années, il a bien remarqué quelques changements dans cette industrie de l'image : « Les magazines disaient à Guy Bourdin et moi : "On a en marre de vos couleurs flashy et de vos mises en scène, on veut des natures mortes." Et aujourd'hui, ils y sont revenus. Il y a autre chose : les filles sont beaucoup plus belles qu'avant. Beaucoup de passantes pourraient être mannequins. Elles se nourrissent mieux qu'avant, elles ont une vie plus saine. » Il se remémore ses mannequins préférés, Kirsten Owen et Cecilia Chancellor, mais aussi ses photos prises pendant les concerts sur l'île de Wight à la fin des années 60. Steve Hiett fait partie de ces rockers discrets. Lors de la conversation, on apprend qu'il a publié un album de guitare électrique au Japon, qu'il a produit le hit « The More I See You » de Valli. Et quand on lui demande si, du coup, il diffuse de la musique pendant ses séances photos, il répond avec un sourire : « Non, je me concentrerais trop sur la musique. » ■

Expo « Polaroid Land 70-07 », du 2 au 28 octobre, Galerie Basia Embiricos, Paris.

GQ #October 2008

STEVE HIEFT

RECONNU COMME "UN MAÎTRE DE LA PHOTOGRAPHIE EN COULEUR".



...hool with hopes to become a painter but graphic design was more exciting, so moved to that did graphics." The Royal College of Art thought that playing guitar was more important than music. After several events that made music problematic, he was introduced to photography.

...for Vogue and Nova, he move to Paris. Since then for most of the major fashion magazines, he continued work as a graphic designer and magazines, also continued in music records in Japan and France whilst producing commercials.

...AROID LAND" can be seen at Basia Embiricos Paris. In February 2009, a major exhibition of his photographs will be held at the Maeght gallery.

怀着成为画家的理想，进入艺术学院，但后来发现平面设计更为激动人心，因此转而进入从事平面设计教学与研究的“皇家艺术学院”。随后，他认为弹吉他更加重要，于是加入一个乐队。后来发生的一些事情让他的音乐之路很难继续，于是有人推荐他从事时尚摄影的工作。

先后为 Vogue 和 Nova 工作后，他移居巴黎。自此以后，他一直为主流时尚杂志与广告投标工作，继续平面设计的工作，从事书刊及杂志设计；同时也继续着音乐生涯，在日本与法国出版唱片，同时为电视广告创作音乐。

人们可以在巴黎的 Basia Embiricos 艺廊看到他的作品“宝丽来之地”。2009年2月，巴黎 Maeght 艺廊将举办一次有关他的时尚摄影的大型展览。

Paris pour faire une école d'art avec l'envie de devenir peintre, il décida que tout compte fait le graphisme était plus excitant et changea d'école pour "The Royal College of Art". Ensuite, il se dit que jouer de la guitare était plus important et il entra dans un groupe. Après plusieurs événements qui le dissuadèrent de continuer dans la musique, il fit ses débuts dans la photographie de mode.

Après avoir travaillé pour Vogue et Nova, il s'installa à Paris. Depuis, il a travaillé pour la plupart des grands magazines de mode et leurs annonceurs, tout en poursuivant en même temps son travail de conception graphique de livres et de magazines et la musique avec la production de disques au Japon et en France ainsi que des thèmes pour des publicités télévisées.

Sa série "POLAROID LAND" peut être vue à la Galerie Basia Embiricos à Paris. En Février 2009, une très importante exposition de ses photos de mode se tiendra à la Galerie Maeght à Paris.

Laurence Sackman

Les clichés qui suivent sont d'une rare modernité. Elles sont l'œuvre du photographe anglais Laurence Sackman, artiste référence des années 80 aussi génial que déjanté.
Par Jean-Jacques Nauzet

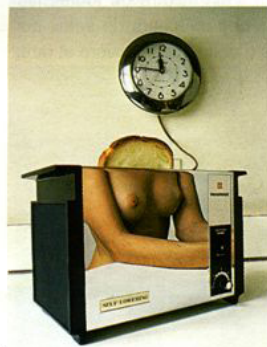
➤ Son nom : Laurence Sackman. Les plus talentueux photographes des années 70 et surtout le plus déjanté. D'abord, donc anecdote pour cerner le personnage. 1978, devant l'atopage complet de Yves Saint-Laurent qui veut lui confier sa nouvelle campagne, Laurence Sackman annonce : « Vos idées ne sont pas bonnes. Cette campagne de pub, je veux la réaliser sur la lune. Saint-Laurent le mérite. J'ai contacté la NASA, j'attends une réponse. » Bien sûr qu'il l'avait fait... Quelques mois plus tard, sur le toit de la Louisiana, un hôtel de la rue de Seine à Saint-Germain-des-Près, il hurle à moitié nu : « Je suis Jean-Paul Goude, le plus grand photographe contemporain. » L'anecdote se finit mal : Laurence est interné. Pire encore. Son propriétaire n'ayant pas vu les bêtises, il pète à la puanteur tout le contenu de son appartement et bien sûr toutes ses archives photos. De ces six ou sept années où Sackman fut formidable, il ne reste aujourd'hui qu'une ren-

taîne de tirages. Fu Khanh, un photographe de cette époque, s'est donné comme mission de recouvrir ces images emblématiques des années 70. En 1979, pour le magazine Photo, j'ai rencontré Laurence. Ce fut l'entretien le plus frustrant de toute ma carrière. Quinze phrases en une heure et demie. Quinze phrases dont treize extorquées à force d'insistance. J'ai retrouvé l'entretien de l'époque. Il raconte par exemple son premier travail. Un reportage sur Harlem pour le New York Times. « Je n'ai pas osé avouer que je ne savais pas où cela se trouvait », confesse-t-il, laconique. Il y eut d'autres fulgurants comme Laurence ; Bob Richardson, qui fut un temps clochard sur Malibu Beach et Well Mr. Bird, connus à Hambourg. Laurence vit aujourd'hui dans le sud de Londres. Il ne photographie plus que sa petite fille. ■

(1) Jusqu'au 10 mai, exposition de 40 photos dans sa galerie, 14 rue des Jardins Saint-Paul, Paris, 11^e arr. www.photographyalley-gallery.com

L'EXPRESS

Publish June 8 2008



Pop Up (1976), tirée de l'exposition Les Photos retrouvées.

Laurence Sackman

Dans les années 1970-1980, Laurence Sackman, photographe anglais, signe de brillantes séries de mode ou travaille pour la publicité. On le compare même à Helmut Newton. *Esquire, Marie Claire, Stern, Vogue, le Sunday Times*, tous lui font des ponts d'or. Les publicitaires cèdent à ses caprices. Trop de folie, trop d'abus, Sackman, ou ses clients, se lassent de ces petits jeux. L'artiste quitte

la scène. Ses photos se perdent au cours de déménagements. Une poignée de négatifs et d'originaux vient d'être retrouvée dans une valise. Ces images sont très belles. Sobres. Directes. Que montrent-elles ? La nuit américaine, une femme aimée... « Je prends la photo quand je vois la photo », dit Sackman. C'est la définition du talent. ● V. B. Galerie Basia Embiricos, Paris (IV^e). Jusqu'au 17 mai.

Galerie Basia Embiricos, Paris IV^e

Vertige des sens



Inspirées de la peinture hyperréaliste, les *hyperphotos* de Jean-François Rauzier sont constituées de milliers de clichés pris au téléobjectif puis assemblés numériquement. Présentées dans des formats immenses, les images finalisées fourmillent de détails et s'apparentent à des jeux de piste à l'adresse du spectateur. Confronté à ces compositions vertigineuses, celui-ci se prend à les explorer et à traquer le détail insolite, la saynète incongrue. "Les Belles Endormies", dernière série en date du photographe, transcende l'exploit technique de l'hyperphoto en proposant une relecture d'un roman de Kawabata. En bref, le roman raconte l'histoire d'un sexagénaire du nom d'Eguchi qui se rend périodiquement dans une étrange demeure où, la nuit durant, il contemple des jeunes filles plongées dans un sommeil si profond que rien ne peut les

réveiller. En parcourant des yeux les corps de ces belles endormies, en les touchant, en respirant leur parfum, Eguchi plonge dans ses souvenirs, se remémore les femmes qui ont traversé sa vie et, ainsi, fait le récit morcelé de sa jeunesse passée.

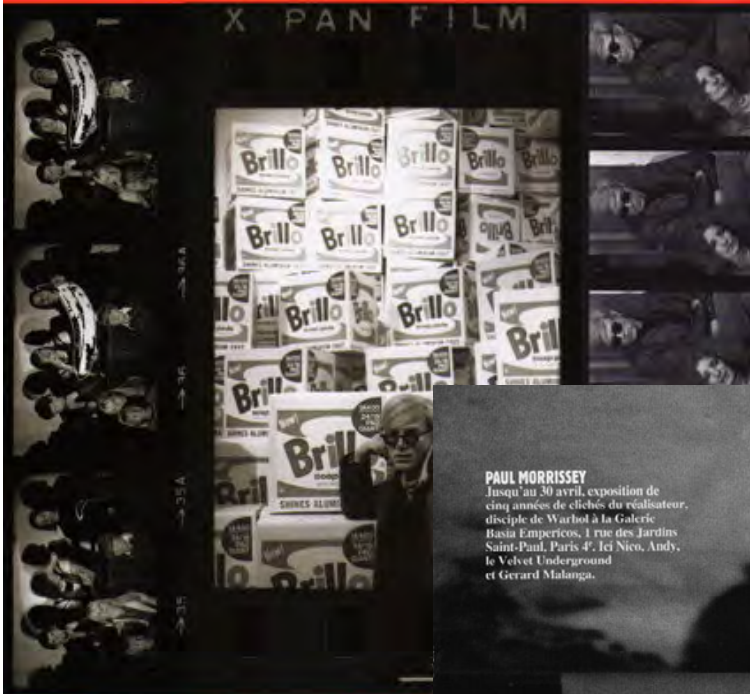
À la lecture du roman, Jean-François Rauzier n'a pu s'empêcher de noter des similitudes entre la fiction et sa technique de l'hyperphoto: "Eguchi regarde la belle endormie de très près et détaille chaque partie de son corps. Je fais de même en photographiant un modèle en plusieurs clichés que je rassemble ensuite." Du livre de Kawabata le photographe a gardé les principaux protagonistes (voyeur et ensommeillée) qu'il a greffés dans un univers imprégné de culture française. Même si sa lecture est conseillée, nul besoin donc de connaître le chef-d'œuvre de Kawabata pour en apprécier la transposition photographique!

Laura
© J-F Rauzier
Citant plus volontiers Balthus que Magritte, les photos qui composent "Les Belles endormies" sont moins expressément oniriques que dans les précédentes séries de Jean-François Rauzier, "Cités idéales" ou "Babel". Pourtant, le rêve y occupe une place importante...

Les Belles Endormies
Jusqu'au 7 juin.
Galerie B. Embiricos,
14, rue des Jardins
Saint-Paul,
75004 Paris.
Tél. 01-48-87-00-63.

Exposition du 2 au 30 avril 2009
"PHOTO OPPORTUNITIES"
by PAUL MORRISSEY

présenté par le galeriste Ku Khanh



GALERIE BASIA E

14, rue des jardins Saint-Paul - 75004 Paris - T. 01 48 87 00 63 - F. 06 7

PAUL MORRISSEY
Jusqu'au 30 avril, exposition de
cinq années de clichés du réalisateur,
disciple de Warhol à la Galerie
Basia Empericos, 1 rue des Jardins
Saint-Paul, Paris 4^e. Ici Nico, Andy,
le Velvet Underground
et Gerard Malanga.



Rock&Folk Mag#May 2009

EXPOSITION LES CLICHÉS MYTHIQUES DU PÈRE DE SIPA PRESS



© SIPAHOGLU/SIPA

La Havane, Cuba (1962), par Göksin Sipahioglu.

Göksin Sipahioglu a écumé les points chauds du globe avant de se consacrer à son agence, Sipa Press, en plein âge d'or du photojournalisme. A la galerie Basia Embiricos, les souvenirs de Mai-68 sont là, des barricades aux AG. Sous les jets de pavés, les CRS refluent. Plus loin, ce sont des instantanés de conflits. Les gendarmes de Djibouti ont l'arme braquée sur l'objectif et, dans les bas-fonds d'Addis-Abeba, les combattantes du jour se transforment en belles de nuit. •

Passions, photos de Göksin Sipahioglu, jusqu'au 30 juin. Galerie Basia Embiricos, 14, rue des Jardins-Saint-Paul, Paris 4^e.

PHOTOGRAPHIE



Sipahioglu/Sipa



Sipahioglu/Sipa

Pékin, septembre 1970. Paris, Mai-68, « Sous les pavés la plage ».

Göksin Sipahioglu, le talent d'un pionnier



IL A ÉTÉ un grand patron d'agence de presse. Il fut aussi et d'abord un des tout premiers photoreporters, l'un des premiers à relater l'actualité l'œil collé à un viseur. Göksin Sipahioglu a beau avoir pris sa retraite en 2005, deux ans après avoir vendu l'agence Sipa qu'il avait fondée en 1969, il n'en est pas moins resté amoureux de la photo. Les clichés qu'il a sélectionnés et qu'il présente à la galerie Basia Embiricos depuis jeudi témoignent de cette passion, mais aussi des

premiers pas de ces pionniers - Capa, Depardon, etc. - qui firent les grandes heures du photojournalisme. Né en Turquie en 1926, il couvrit la guerre du Sinaï en 1954 avant de se lancer dans une carrière free-lance qui l'amène à s'illustrer lors de la crise des missiles cubains et d'être distribué par les premières agences photo comme Dalmas, Reporters associés et Black Star. Il dévoile là une partie de ses photos, dont certaines intimes, mélange de femmes rencontrées au gré de ses pérégrinations et sujets de reportages internationaux. Un bel

hommage rendu à ce grand monsieur de la photo, aujourd'hui toujours aussi di-gne à 84 ans.

Robert Melcher

Galerie Basia Embiricos, 14, rue des Jardins-Saint-Paul (4^e). Du mardi au samedi de 14 h à 18 h. Vente de tirages limités sur place.

Et aussi: Le Printemps géorgien au palais de Tokyo, gratuit. Martin Parr; Martine Franck, Gueorgui Pinkhassov et sept photographes de Magnum présentent la Géorgie à travers des reportages très personnels.

Article du journal du dimanche du 30 mai 2010

EXPO événement

Göksin Sipahioğlu

Les jardins secrets d'un baroudeur

Ses images ont fait la une des quotidiens internationaux jusqu'à ce qu'il décide de fonder sa propre agence, Sipa Press. Göksin Sipahioğlu revient sur la période 1960-1975 de sa carrière pour exposer avec quelques scoops les images les plus rares de sa production, prises sur la marge de l'actualité et enfin rendues à l'œuvre d'un artiste.

A quatre-vingt-quatre ans, l'homme à la haute stature porte beau et remplit à lui seul un chapitre emblématique de l'histoire du photojournalisme. Originaire de l'antique Smyrne, le jeune Göksin Sipahioğlu fait ses humanités au lycée français d'Istanbul avant de suivre un cycle universitaire de journalisme. Basketteur professionnel, il entre au quotidien *Istanbul Ekspres* pour y tenir la rubrique sportive et bientôt occuper le poste de rédacteur en chef. C'est en cette qua-

lité qu'il se donne la mission de couvrir le conflit du Sinaï en 1956. Pris au jeu, Sipahioğlu fonde l'année suivante la *Yeni Gazette*, avant de prendre en 1960 la direction du grand quotidien *Vatan*. La photographie d'abord pratiquée comme complément de reportage deviendra une occupation à part entière, avec l'obsession du scoop. Sipahioğlu sera en 1961 le premier occidental à réaliser un reportage sur la très fermée Albanie et sur le jeune régime cubain, et quatre ans plus tard, le premier journaliste turc à photographier la Chine de Mao. Correspondant à Paris du quotidien turc *Hürriyet*, il sera le seul photographe de l'Ouest à faire la relation des accords de Bratislava en août 1968, et encore le premier à photographier l'entrée de chars soviétiques dans Prague. C'est à ce moment que, las de s'aligner aux directives d'une rédaction, Göksin Sipahioğlu fonde à Paris sa propre agence, Sipa Press. Il y continuera quelques années sa propre carrière de photographe avant d'endosser la carure de patron, voire d'un parrain dont se revendiquent encore les

En haut -
Phnom Penh,
mai 1970

Ci-dessous -
Fille au bordet,
Lagos, Nigeria,
juillet 1964



deux générations de reporters qu'il a formées.

La part intime d'un regard universel

Homme de presse, de contacts et de décisions, Göksin Sipahioğlu s'est souvent exprimé sur sa carrière de photographe d'actualité. Il est resté plus discret sur ce qu'il veut bien reconnaître aujourd'hui comme une œuvre constituée de moments intimes volés au flux d'une actualité traquée dans ses brûlures. Viennent en premier les portraits de femmes rencontrées sous toutes les latitudes, refuges placés sur le parcours d'une mort toujours présente, maintes fois perçue dans le viseur. À Cuba, c'est une beauté juchée sur talons hauts et fusil au pied, c'est en Chine l'élan d'une jeune pionnière brandissant le livre rouge et le regard éteint de cette vieille femme très digne, qu'étonne l'intérêt du photographe occidental. C'est à Paris Brigitte Bardot dans sa pleine gloire de star internationale ou une manifestante de 1968 parlant à la police le langage des

fleurs, c'est enfin, un peu partout dans le monde, le sourire de prostituées que l'objectif de Sipahioğlu ne rend guère farouche.

Une première exposition montée en 2002 à la galerie Debelleye avait donné rendez-vous aux photojournalistes de Sipa et d'autres agences venus saluer l'homme et permis au grand public de découvrir un artiste dont seuls quelques rares tirages de presse avaient pu intégrer les collections privées, au gré de ventes aux enchères. L'exposition de la galerie Basia Embiricos comprend une trentaine d'épreuves argentiques en noir ou en couleur signées, proposées au prix raisonnable et moyen du millier d'euros. Sur l'affiche, une photographie prise à Phnom Penh en 1970 : en casquette et derrière ses lunettes noires, couteau à la ceinture, Sok Chan attend l'uniforme qui lui fera intégrer dans quelques jours l'armée cambodgienne. Il a quinze ans et porte au cou un foulard de femme, son premier trophée de guerrier.

Hervé Le Goff

Göksin Sipahioğlu. Passions. Galerie Basia Embiricos, Paris 4^e. Du 27 mai au 14 juin.

polkaexpo

GOKSIN SIPAHIOLU, LE REPOS DU GUERRIER

L'incontournable fondateur de l'agence Sipa expose à la galerie Basia Embiricos*. Parmi ses photos de violence, de combats, des nus de femmes captés dans les interstices du malheur.

par Yves Simon

On oublie trop souvent que Goksin Sipahioglu, l'incontournable fondateur de l'agence Sipa, a baroudé sur toutes les latitudes, qu'il a mis sa vie en danger, a bravé les gueules de fusils, les éclats de bombes, les menaces de révolutionnaires, faiseurs de miracles qui voulurent changer le monde sans l'avis de ceux qu'ils happaient dans leurs chaos. Ses appareils photo en bandoulière, il affronta les terrains hostiles, les villes insurgées, il regarda nombre de fois la mort dans les yeux, sans sourciller, avec le seul souci de témoigner des fracassements du monde. Témoigner en tant que photographe, témoigner en tant que journaliste. «J'ai toujours pensé qu'un bon photographe devait être avant tout un journaliste. Pour moi, le vrai reporter est celui qui cherche lui-même ses sujets et rédige ses légendes.» Que ce soit en Chine, au Cambodge où «Il y avait l'opium, les filles et la guerre», à Cuba où il fut le premier à accoster en 1972, en Algérie où il a été plusieurs fois arrêté, toujours il fut un des premiers à renifler les lieux où l'Histoire allait passer et bouleverser les millions d'hommes et de femmes d'une région du monde.

Une exposition entreprise sous la houlette de Basia Embiricos dans sa galerie du quartier Saint-Paul de Paris rend hommage au courage de Goksin Sipahioglu, à son talent, à son sens de l'instant et du cadre. Photos inoubliables que nos mémoires collectives ont gardé comme un précieux trésor des éphémérides d'une planète en effervescence: l'adolescente qui brandit «Le Petit Livre rouge» devant un portrait de Mao en 1970, l'étudiant parisien de Mai 1968 qui, seul devant une rangée de CRS, envoie dans un geste de discobole

grec un pavé de rue vers les forces répressives qui l'observent derrière des boucliers de légion romaine; la belle cubaine, droite comme une image, un fusil à ses pieds dressé devant elle, un foulard sur la tête portant des escarpins: «Même pendant la crise des missiles, c'était toujours la recherche de l'élégance: hauts talons et bigoudis».

peut alors comprendre «la stratégie de l'araignée» du photographe qui tourne autour de son sujet, afin qu'apparaisse après une dizaine de clichés, celui que l'on marquera d'une croix rouge au crayon gras, une fois rentré à l'atelier. Seconde surprise: pour la première fois, sont accrochés, non des récits d'hommes et de violence, mais la

chair des vivantes, paisibles, des portraits et corps de femmes nues, amantes de passage, passeuses, guides, peut-être des rebelles dans la posture alanguie du repos de la guerrière: ces belles étrangères qui se donnent à l'objectif de Goksin, dans leur beauté simple, une offrande.

La signature de cet homme venu d'Istanbul a dominé le photojournalisme pendant une trentaine d'années. Généreux, il paya des voyages à de jeunes inconnus fervents, persuadés que là où ils voulaient se rendre étaient des centres du monde qui marqueraient notre Histoire, qui offrit des objectifs aux jeunes photographes désargentés, des Nikon, des Hasselblad, organisa des rapatriements d'urgence à quelques-unes de ses pupilles en danger ou blessés, procura en toute discrétion des prothèses à une de ses photographes femmes atteintes d'un cancer du sein... Cet homme qui côtoya des horreurs, détesta le malheur de ceux qu'il choisit.

Goksin Sipahioglu fut et reste un seigneur, cette race d'homme qui

ne compte pas, qui ne compte rien quand ses ouailles sont en danger, alors que la planète en chaos mérite des images, une trace, ce que seuls les photographes gravent pour l'éternité dans nos inconscients gourmands. Accordons-nous à rendre hommage à un homme d'exception dont l'œuvre se retrouve dans ces millions d'images dont il fut l'auteur, l'inspirateur et l'instigateur. ●

* Galerie Basia Embiricos, 24, rue des Jardins-Saint-Paul, 75004 Paris, jusqu'à la mi-juin.



GOKSIN SIPAHIOLU
THAÏLANDE, AOÛT 1963
Bordel à Bangkok.

L'intérêt de cette expo, mis à part le choix et la fulgurante instantanéité des photos saisies au millième de seconde, réside en deux innovations: l'affichage des planches contact qui ont permis «La photo», celle qui restera ancrée en nous comme un mantra visuel, culture de notre époque, notre conscience politique. On

STYLES

Partage    

3 questions à Gaetano Pesce

Avec ses cinquante années de métier et ses meubles icônes (dont son fameux fauteuil UP en 1969), Gaetano Pesce incarne le design italien, gai et foisonnant de créativité.

Par Marie Godfrain (Propos recueillis) · Publié le 28 décembre 2012 à 11h40 - Mis à jour le 28 décembre 2012 à 11h40

Lecture 1 min.



Gaetano Pesce. Cassina Compagnie

Avec ses cinquante années de métier et ses meubles icônes (dont son fameux fauteuil UP en 1969), Gaetano Pesce incarne le design italien, gai et foisonnant de créativité. Peintre, architecte, il explore les territoires connexes au design. Pour la galerie parisienne Basia Embiricos, ce New-Yorkais d'adoption a façonné à la main des bijoux dans une résine polyuréthane translucide, un matériau high-tech qui donne naissance à un nouveau vocabulaire pour la bijouterie.

Où situer la frontière entre le design et l'art ?

Le design prend aujourd'hui une dimension qui va au-delà de la création d'objets utiles. C'est pour cela que je ne fais plus de distinction avec l'art. Les deux forment un commentaire philosophique de la réalité et possèdent en cela une dimension sociale. C'est le cas, par exemple, de mon fauteuil UP nommé La Mamma (B&B Italia), aux courbes féminines, relié à un repose-pieds façon boulet, une métaphore du rôle assigné à la femme. Ou bien de ces six tables, actuellement exposées à la galerie David Gill à Londres, qui adoptent des teintes de bleus différents, correspondant à celles de la pureté de l'eau.

Les bijoux que vous présentez à Paris participent-ils de cette démarche ?

En Italie, à l'école, il n'existe pas de barrière entre les différents domaines d'expression, les cours sont transdisciplinaires. Cette ouverture m'est restée. Travailler sur différentes échelles, du dessin d'une cuillère à celui d'un bâtiment, m'a permis d'être créatif. Concernant les bijoux, je manipule depuis plusieurs années des matières simples avec l'idée de leur donner un aspect précieux et de prendre ainsi le contre-pied de la bijouterie traditionnelle. Porter mes bijoux revient à séduire avec un matériau très pauvre, qui réinvente la beauté.

Les plus lus

- 1 Mondiaux d'athlétisme : Yohann Diniz abrège son calvaire à Doha
- 2 Incendie de l'usine Lubrizol à Rouen : l'enquête s'élargit à la mise en danger d'autrui
- 3 L'immigration et l'islam au cœur de la « convention de la droite »

Édition du jour

Daté du lundi 30 septembre



Lire le journal numérique

VENTES AUX ENCHÈRES

avec Barnebys.fr



Campeche Chair

Doyle

Comment avez-vous travaillé le polyuréthane ?

Cette résine a piqué ma curiosité et m'a donné envie de proposer quelque chose de nouveau. Elle se laisse manipuler comme de la terre glaise. Sans dessin préalable, je joue spontanément avec la matière jusqu'au moment où la catalyse fige le produit fini sans chaleur ni intervention de ma part. En cela, il est représentatif de ma production, puisque je suis toujours en quête de nouveaux matériaux.

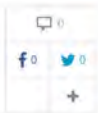
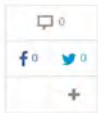
Jusqu'au 20 février 2013. "Pezzi per il corpo", Galerie Basia Embiricos, 14, rue des Jardins-Saint-Paul, Paris-4^e.
www.galeriebasiaembiricos.com

Marie Godfrain (Propos recueillis)

Tout chose, le blog mode et design de Xavier de Jarcy

Gaetano Pesce, le designer qui casse le moule

Xavier de Jarcy Publié le 05/02/2014. Mis à jour le 01/02/2018 à 09h01.



Avant Gaetano Pesce, le design consistait à dessiner des formes industrialisables, dont la beauté naissait de la fonctionnalité et de l'intelligence de conception. C'était très bien, et on appelait cela le modernisme. Et puis cet Italien est arrivé, au milieu des années 1960, et a pris une autre piste : le design conservait son utilité, mais s'enrichissait d'une nouvelle fonction. Il devenait support d'un discours artistique, politique ou social. L'exemple le plus connu, c'est le fauteuil UP, surnommé La Mama : il représente une femme attachée à un boulet, pour exprimer l'idée que les femmes sont prisonnières des préjugés masculins.

A 74 ans, Gaetano Pesce reste un exemple pour beaucoup de designers. Il les incite à tracer leur propre chemin, sans se laisser imposer un cadre par l'industrie (mais la production industrielle peut aussi avoir du bon, bien sûr). La maison de vente Sotheby's expose quelques-unes de ses pièces jusqu'au 15 février à Paris. L'occasion de découvrir un monde poétique, critique et drôle. Un univers à la spontanéité enfantine. Une lampe en plastique mou évoque la piste d'atterrissage d'un aéroport, une armoire se change en couple amoureux, une lampe de bureau prend des proportions gigantesques...

Toujours chez Sotheby's, il ne faut pas manquer non plus l'exposition de céramique des années 1950 à aujourd'hui, en hommage à Pierre Staudenmeyer (1952-2007). Ce galeriste et théoricien, fondateur de la galerie Neout, a contribué à lancer quelques grands noms du design comme Martin Szekely. Il avait aussi une passion pour la céramique. Un précurseur, puisque ce matériau revient sur le devant de la scène.



Tout chose, le blog mode et design de Xavier de Jarcy

Arts & Scènes

Gaetano Pesce

Au début des années 1970, l'architecte-artiste-designer Gaetano Pesce se met à contester la standardisation au moment où la France tente, un peu tard, de reprendre les idées du Bauhaus. Il résume ainsi sa position : « *La volonté du design est de réaliser des objets parfaits, et nous voyons que ni les objets ni nous-mêmes ne sommes parfaits, et donc ce type d'objet est incapable de communiquer quoi que ce soit. Il communique seulement... qu'il est artificiel.* » Il se lance alors dans la production de pièces de mobilier uniques en série, en jouant avec leurs imperfections, et en utilisant des matières plastiques de manière inattendue, sans moule, par imprégnation de tissu ou du feutre. Un design artisanal, non formaté, auquel il tente de faire participer les ouvriers en les laissant choisir par exemple la couleur. Gaetano Pesce a aussi inventé un procédé de fabrication d'objets en verre sans moule, en projetant du sable à travers une flamme, mis au point au Cirva (Centre international de recherche sur le verre et les arts plastiques), à Marseille.

PICASSO

LE SOURIRE DE PICASSO OU LE GENIE DE L'IRREVERENCE



David Douglas Duncan, grand et élégant ami de Picasso, a immortalisé en de fabuleux clichés l'humour facétieux de ce monstre sacré. La galerie Basia Embiricos nous emmène visiter intimement l'âme juvénile du grand maître du XX^{ème} siècle le temps d'une exposition exceptionnelle rue des Jardins St Paul à Paris.

Au firmament du génie éternel, Albert Einstein tire la langue et Picasso rit aux éclats face à l'objectif de Duncan. Ce photographe de la guerre de Corée est rentré dans l'arène du peintre de Guernica par le chemin du cœur.

Ils ont trouvé ensemble une récréation à leurs batailles : Picasso devient modèle et Duncan photographie ces instants heureux. C'est un duel d'enfants et Picasso se bat pour de faux et vraiment pour rire avec son fils. Chapeau de paille enfoncé sur l'œil vit et cigarette aux lèvres, les deux garçons s'affrontent en un pas de deux sur l'improvisation imaginaire d'un Diaghilev très rock n'roll.

Tous deux potaches, Duncan et Picasso s'amuse comme des gosses et Picasso fait le clown. Il se gime et joue la comédie à un Cocteau qui fond littéralement sous le charme de cette vision surréaliste et ô combien jubilatoire. Cocteau prend alors le rôle du clown blanc dans une parodie de ses « Enfants terribles » et Picasso campe son Auguste avec énormité et la truculence d'un personnage burlesque à la Falstaff en y mêlant l'accent émouvant d'un chapeau melon digne du plus pur Charlot.

Entre la comédie et le drame, Picasso incarne un grand guignol à la tête de mort exhortant l'univers de son bras dressé en un flamenco endiablé avec un carton peint sur le visage, image grotesque et fascinante qui ne laisse voir que ce fameux regard qui a mis le feu à tant de cœurs et tant de toiles.

Pour Duncan, Picasso laisse tomber le masque et se donne en spectacle. Il danse tel un faune en rut avec une nymphe aux bacchantes de Dionysos. Empli

dans son âge d'or, ce génie a capturé dans son objectif l'émotion de Picasso. Ce photographe de la guerre de Corée est rentré dans l'arène du peintre de Guernica par le chemin du cœur.

Ils ont trouvé ensemble une récréation à leurs batailles : Picasso devient modèle et Duncan photographie ces instants heureux. C'est un duel d'enfants et Picasso se bat pour de faux et vraiment pour rire avec son fils. Chapeau de paille enfoncé sur l'œil vit et cigarette aux lèvres, les deux garçons s'affrontent en un pas de deux sur l'improvisation imaginaire d'un Diaghilev très rock n'roll.

Tous deux potaches, Duncan et Picasso s'amuse comme des gosses et Picasso fait le clown. Il se gime et joue la comédie à un Cocteau qui fond littéralement sous le charme de cette vision surréaliste et ô combien jubilatoire. Cocteau prend alors le rôle du clown blanc dans une parodie de ses « Enfants terribles » et Picasso campe son Auguste avec énormité et la truculence d'un personnage burlesque à la Falstaff en y mêlant l'accent émouvant d'un chapeau melon digne du plus pur Charlot.

Entre la comédie et le drame, Picasso incarne un grand guignol à la tête de mort exhortant l'univers de son bras dressé en un flamenco endiablé avec un carton peint sur le visage, image grotesque et fascinante qui ne laisse voir que ce fameux regard qui a mis le feu à tant de cœurs et tant de toiles.

Pour Duncan, Picasso laisse tomber le masque et se donne en spectacle. Il danse tel un faune en rut avec une nymphe aux bacchantes de Dionysos. Empli

Pour Duncan, Picasso laisse tomber le masque et se donne en spectacle. Il danse tel un faune en rut avec une nymphe aux bacchantes de Dionysos. Empli

The summit of eternal genius: Albert Einstein sticks his tongue out and Picasso bursts out laughing in front of Duncan's lens. Taking a human approach, the photographer of the Korean War managed to penetrate the heart of the author of Guernica.

Together, they found a fun way to reincarnate their respective battles: Picasso became a model and Duncan photographed the happy moments. This is pure child's play, as Picasso pretends to fight and genuinely laughs with his son. A straw hat pulled low over his penetrating eyes, a cigarette hanging out of his mouth, the two boys confront each other in a pas de deux during this imaginary improvisation of a Diaghilev - in a rock & roll version!

Like two school kids, Duncan and Picasso have a grand old time while Picasso clowns around. He makes himself up and plays a comedia del arte in front of Cocteau who literally collapses in laughter under the charm of this surrealist and oh-so-jubilatory vision. Cocteau then acts out the role of the white clown in a parody of his "Enfants Terribles" and Picasso depicts Auguste with the exaggeration and truculence of a burlesque personality à la Falstaff, adding a moving touch in the shape of a bowler hat that would make Chaplin proud.

Between comedy and tragedy, Picasso plays the big guignol puppet with a skull head, urging the universe to follow before launching into a furious flamenco sequence with a painted piece of cardboard covering his face, a grotesque and fascinating image from which peers out that famous look that set ablaze so many hearts and so many canvases.

For Duncan, Picasso lets the mask fall and gives himself fully to the show. He dances like a doe in heat with a